

Catherine Verenka

LE TROU NOIR

Le Trou noir de Catherine Verenka est le cinquante-deuxième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Catherine Verenka et le CANIF, Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2003.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2003

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:

Centre de production de l'écrit, CVM (5071)

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec)

H2X 1X6

Photographie de couverture: Jérémie Gagnon

Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost



*J'ai dit «Je veux...»
Et je me suis mise
à trembler.*

nécessité de la recherche
constante
par peur du néant suivant
la découverte
l'introspection qui fait du bruit
qui enterre la vraie nature

Dans cet espace si noir, si terne, situé au-dessus d'un gouffre sans fond où attend patiemment le désespoir, s'accrochent des millions d'êtres humains à de petites lumières, étoiles d'illusions qui s'étirent à peine, nous laissant tout juste effleurer leurs rayons les plus ténus. Toutes nos vies suspendues si fragilement semblent se balancer l'une vers l'autre, du gouffre vers les lumières, de leur début vers leur fin. Quelquefois, une vie amorce une descente le long de son rayon, hésitant plus ou moins, et tombe vers le gouffre. Les vies restantes regardent leurs semblables disparaître et se divisent dès lors en deux groupes, celles qui ont eu peur et qui se rattachent plus fortement à leur fil et celles, plus rares, qui finissent par considérer que le gouffre paraît intéressant, et qui glissent, doucement...

La montagne

C'était il y a quelques années sur la montagne. J'ai vu cet homme, perdu dans la neige, l'air hagard. Il marchait vers mon fort, un abri sommaire de neige et de glace que je m'étais construit pour mon séjour au nord. J'ai eu si peur qu'il ne m'aperçoive que j'ai tiré la corde du piège à ours placé juste sous lui. La corde a déclenché une trappe où l'homme a été happé, sans un cri, dans un nuage de neige fascinant.

Comment aurais-je pu réagir? Dans l'énervement du moment, je n'ai pu faire appel qu'à mon seul moyen de défense.

Encore sous le choc, j'ai décidé d'attendre un signe de lui avant d'aller le voir. Je souhaitais l'entendre appeler à l'aide ou au moins se débattre. Je ressentais de plus en plus de crainte à l'idée que, peut-être, je l'avais tué sans même l'avoir jugé, comme on fait lorsqu'on est civilisé. Je n'osais plus bouger et je respirais à peine: je guettais le trou, désespérée de ne percevoir ne serait-ce qu'un soupir. Puis, c'est venu: un son grave, grinçant. Ce n'était pas le genre de signal que j'attendais: ces gémissements étaient bien trop déchirants pour que je puisse agir et, apeurée, je me suis recroquevillée contre la paroi de mon abri pour gémir à mon tour. Tremblante et frissonnante, je n'ai pas remarqué immédiatement qu'il s'était tu. Inquiète de ne pleurer qu'en solo, je me suis approchée du trou en rampant et, doucement, il s'est mis alors à parler, invitant la personne qui l'avait piégé à le sortir parce que lui aussi avait peur, parce qu'à deux, on se rassurerait. Sa voix vibrait, basse et réconfortante, mais elle se cassait parfois, brisée par le désespoir. Il a continué son monologue en racontant à quel point sa vie le faisait souffrir et pourquoi il marchait par ici. Il voulait que je sache que, peu importe ce que j'avais vécu, il saurait m'écouter. Après quelques minutes de silence pendant lesquelles je l'ai entendu s'installer plus confortablement dans sa tombe, il m'a demandé pour quelle raison je pleurais ainsi. Il est vrai qu'à partir du moment où j'ai été touchée par sa voix, je me suis mise à sangloter deux fois plus fort, pire qu'une enfant.

— C'est la voix, votre voix... Elle semble éternelle, comme si elle ignorait que la vie la brisera un jour, sans pitié.

— Oh! je crois bien qu'elle en est consciente.

— Mais pourquoi s'entête-t-elle à être si belle? demandais-je en étouffant un sanglot, ne craint-elle pas de provoquer le Destin?

— Elle ne Le provoque pas, elle Lui rend hommage en montrant qu'Il n'est pas si dur. La beauté est éphémère, mais elle est nécessaire, et je suis reconnaissant de pouvoir apaiser avec ma voix les chagrins causés par la vie.

— Cessez de blasphémer! Vous allez amener la malchance jusque dans mon refuge!

— Mais de quoi parlez-vous? Vous n'avez rien à craindre de moi.

— Vous avez tort! criais-je, chacune de nos paroles est entendue et évaluée, et tout ce qui ose être beau, tout ce qui peut être aimé est condamné à l'éphémère.

J'ai attendu un instant que mon cœur cesse de battre aussi fort, question de pouvoir l'entendre s'il me répliquait, et je me suis concentrée sur mon histoire pour pouvoir la lui livrer correctement, puis j'ai poursuivi :

— Jadis, j'étais une amoureuse, une passionnée; j'adorais la vie, le ciel, les saisons, les hommes et les femmes; je faisais constamment l'éloge de livres lus ou de films vus, d'« expositions délicieuses » et de « restaurants divins ». Un jour, j'ai eu la vision d'un homme vêtu d'une chasuble de prêtre; il venait, disait-il, pour m'inciter à la modération, il voulait que je cesse de m'épancher sans mesure puisque, dorénavant, je perdrais tout ce qui me tenait à cœur. Comme cette prophétie était vraie! Ma mère, tout d'abord, mourut d'un cancer, puis mon mari et ma meilleure amie furent tués dans le même carambolage. Entre temps, j'ai aussi subi la retraite de mon DJ favori, l'incendie du merveilleux petit café au coin de chez moi et l'écrasement de l'avion transportant une vingtaine de Pollock.

Après cette suite atroce de malheurs, je craignais tout, jusqu'à regarder les gens, de peur qu'ils ne soient défigurés s'ils avaient un joli nez. J'ai décidé de m'isoler ici, loin de tout danger. Par contre, je risque de causer la destruction complète de ce féérique paysage, ce qui, au moins, ne tuerait personne. Je commençais d'ailleurs à aimer ma solitude lorsque vous êtes arrivé...

— Allons donc, vous savez très bien que cette suite de hasards ne peut vous être imputée! Vous n'êtes en rien responsable de tous ces malheurs, et, si je ne me trompe, le carambolage monstre du mois passé fut causé par l'écrasement de l'avion du musée sur l'autoroute, ce qui réduit déjà la série à un seul événement, dévastateur, certes, mais unique. Le cancer de votre mère devait s'être manifesté bien avant la « vision » que vous avez eue, et la retraite du DJ ne doit être qu'une astuce commerciale, je suis persuadé qu'il reviendra d'ici l'année prochaine, quant au café, il y a des tonnes d'incendies pendant l'hiver, vous devriez le savoir. Cessez donc de vous accabler sur votre sort!

— Taisez-vous, profane! Ne parlez plus jamais ou vous nous conduirez à notre perte tous les deux! Non seulement vous avez une voix trop belle, mais vous ne vous en servez que pour blasphémer, idiot!

La colère s'emparait de moi. Comment cet homme osait-il braver le malheur humain en le déniait ainsi, et, pire encore, comment pouvait-il venir jusque chez moi et tenter de me corrompre avec lui? J'avais littéralement hurlé mes dernières paroles et l'homme a sûrement cru que je pourrais attenter à sa vie s'il glissait encore un mot, ce qui n'était pas faux. Il n'a plus soufflé une parole de l'heure qui suivit, tout juste a-t-il poussé quelques faibles gémissements. Ma fureur s'apaisait pour laisser place à une terreur sans nom. Pour l'instant, l'homme se taisait, mais il était apparemment blessé et il tenterait sûrement encore de me convaincre de l'aider. Comme il avait déjà attiré le mauvais œil sur nous, la moindre parole était fatale. Sa voix nous condamnerait : lui, parce qu'il la contrôlait ; moi, parce qu'au fond, j'aimais l'entendre. Aimer? Comment osais-je aimer encore? Je me détestais pour cette incartade stupide, mais le mal était fait : l'homme allait sûrement devenir muet.

J'étais convaincue que si je causais encore du tort à quelqu'un, j'en serais anéantie. Je vivais un enfer constant depuis la maudite apparition. Savoir que mes pensées pouvaient changer le cours du monde me plongeait déjà dans l'angoisse, et il y avait cet homme qui refusait de comprendre...

Je me suis levée pour lui faire une proposition, mais, avant, j'ai amoncelé une montagne de neige haute d'au moins deux mètres aux abords du trou. Pendant toute l'opération, je l'ai entendu qui s'agitait, probablement pour tenter de voir ce que je faisais. Je lui ai dit de continuer de se taire, puis je lui ai annoncé que je l'aiderais à sortir s'il promettait de ne rien me dire, de me cacher son visage et de s'en aller sans avertir les autorités de ma présence ici. Pour répondre, je lui ai dit de lancer une balle de neige hors du trou s'il était d'accord ; deux, s'il refusait. Après quelques secondes, il poussa un soupir, puis lança une balle de neige. Satisfaite, je m'éloignai vers mon abri pour y prendre une corde, lorsque je reçus une balle derrière la tête.

L'idiot!

Je me suis arc-boutée sur l'amoncellement de neige pour le faire tomber sur l'homme qui se trouvait encore dans le trou. J'ai appuyé de toutes mes forces, de tout mon poids, mais rien ne bougeait : la neige humide semblait déterminée à me narguer, tandis que l'homme, qui avait compris ma démarche, riait

de plus en plus. Empourprée par l'effort, hors de moi, je me suis mise à cogner sur la montagne à coups de pied et de poing en grognant et hurlant, mais l'absence de résultat découlant de cette lutte a fini par me jeter par terre, épuisée. Des larmes de découragement roulaient sur mes joues tandis que je fixais le ciel étoilé. Je voyais l'histoire de mes échecs, de mes erreurs et de mes meurtres apparaître par tableaux sur la trame des étoiles, de la même façon, enfin c'est ce que je pensais, que les premières civilisations ont vu leurs mythes se construire la nuit, au-dessus d'eux.

Qu'est-ce que j'allais faire ? Je n'en avais aucune idée et, lentement, je suis tombée endormie.

Quelques heures plus tard, lorsque je me suis réveillée, l'aube commençait à poindre, mais j'avais l'impression d'être isolée, plongée dans le noir. Très vite, j'ai compris que je me trouvais à l'intérieur de mon abri, bien au chaud dans mon sac de couchage, mais pourtant je me souvenais très bien de m'être endormie à l'extérieur. J'avais probablement dû me réveiller et me déplacer pendant mon sommeil – ça n'aurait pas été la première fois – et, rassurée, je me suis replongée dans la volupté de l'inconscient.

Je me suis mise à rêver à mon ancien appartement, à la chaise berçante où je m'assois à mon réveil pour déguster mon premier café de la journée, tout en regardant la vie se déployer à l'extérieur. J'avais passé tant d'heures à me demander quelle place j'occupais parmi toutes ces voitures et tous ces gens qui se rendaient travailler avec l'air de vouloir mordre la première personne qui oserait tenter de les tirer de leur marasme. J'avais conscience de ne pas être comme eux, mais parfois je doutais de cette certitude, je me disais qu'au fond, c'était mon désir d'être unique qui me poussait à le croire. Peut-être que je n'étais qu'une autre aveugle dans ce monde sans guide, occupée à glaner des morceaux de vie dans une mer d'inepties. « Soit ! me disais-je alors, je ne suis pas plus que les autres, mais j'ai un merveilleux mari, des amis en or ; je connais la valeur des souvenirs et celle des rêves, et je sais profiter à fond de mon café... »

Du café ! J'en avais soudainement tant envie que ça m'a réveillé : j'avais même l'impression très nette d'en sentir l'odeur. En fait, cette impression s'est vite transformée en certitude : il y avait du café chaud tout près d'ici. Je me suis tirée sans un bruit hors de mon sac de couchage pour jeter un regard à l'extérieur où j'ai aperçu l'homme, boitant légèrement, qui s'affairait autour de mon réchaud.

— Mais comment... ?

— Bon matin! Ça va mieux aujourd'hui? Je suis désolé d'avoir fouillé dans vos bagages, mais je commençais à avoir très faim. Je nous ai préparé du gruau et du café. Vous en voulez?

— Du café, oui... s'il vous plaît... mais comment êtes-vous sorti?

C'était un jour étrange, où le vent, balayant la poudreuse par coups violents, empoisonnait la lumière du soleil. Ma tête semblait écrasée par un étau et les muscles de mes épaules étaient pris d'un étrange tremblement interne, comme s'ils tentaient de provoquer une quelconque secousse sismique. Pourtant, je souriais devant l'homme animé de si évidentes bonnes intentions. Lui que j'aurais pu tuer. Il m'a tendu une tasse d'aluminium en me proposant d'aller nous cacher du vent dans mon abri, ce que nous avons immédiatement fait. Une fois installé, il s'est mis à me regarder avec attention, d'une façon quelque peu cavalière qui me rappelait un vieil ami, un apprenti psychologue qui voulait changer le monde. Gênée, je me suis vue dans l'obligation de briser le silence.

— Alors, expliquez-moi comment vous êtes sorti.

— Mais en grim pant, voyons! La neige est collante, je n'ai eu qu'à creuser trois marches et j'étais sorti. Vous savez, j'aurais pu sortir n'importe quand, mais j'ai préféré attendre de voir ce que vous alliez faire. Lorsque j'ai entendu votre souffle ralentir, j'ai compris que vous dormiez et je suis monté pour pouvoir vous ramener au chaud.

— C'est vous qui m'avez déplacée! Vous n'aviez pas peur de me réveiller?

— Oh non! Après toutes les émotions, les pleurs, les cris et la lutte contre un ennemi immuable, je savais que vous étiez épuisée!

— Mmm, c'est vrai, j'avais besoin de dormir.

— Seriez-vous, par le plus heureux des hasards, revenue à la raison? J'en serais si heureux!

— ...

— ...

— J'aimerais que vous partiez. Maintenant.

C'était faux, évidemment, mais l'envie de le voir rester était si profonde que je devais l'éloigner de moi. Il me regardait encore, un sourire planant sur son visage, et je savais qu'il comprenait mon intention. Il semblait si sûr de lui, si protecteur que je suis allée jusqu'à imaginer qu'il saurait contrer le mauvais sort, mais juste au moment où j'ai cru, où j'ai souhaité en fait, qu'il voudrait encore une fois me résister, il m'a tourné le dos et est sorti. Qu'est-ce que j'avais fait? Comment ai-je pu nier ainsi mon besoin tellement humain d'être accompagnée?

Je ne réussirais jamais à être seule: je ne pouvais pas affronter une vie de souvenirs, de neige et de tourments. D'un autre côté, le risque que j'encourais en rejoignant l'homme était trop grand, et le poids du Destin sur mes épaules allait toujours se faire sentir.

Je n'avais qu'un choix possible: retourner vivre en ville, mais dans un nouveau quartier, avec un nouvel emploi, me construire une vie sans grandes émotions, sans attaches solides, une vie froide, automatique, mais bien plus facile que la mienne. Je devais oublier qui j'étais, m'altérer définitivement pour n'être qu'une coquille vide parmi tant d'autres, une simple goutte d'eau au soleil.

En quittant mon refuge, j'ai esquissé mon dernier vrai sourire, pour la montagne de neige qui m'avait résisté, et j'ai soigneusement évité de suivre le sentier creusé par l'homme.

Neuf mois

Il y a neuf mois aujourd'hui depuis notre première – et unique – rencontre, neuf mois depuis qu'il m'a tourné le dos sur la montagne. Grâce à lui, j'ai pu réintégrer le monde, mais seulement en surface, comme un imposteur. Pour ne plus détruire, il m'a fallu apprendre à ne plus construire, et, à cause de cette transformation, je suis devenue un antiêtre, plus machine qu'humain. Je suis comme un trou noir, j'absorbe ce qui se présente à moi pour l'anéantir, pour que plus rien d'aimable ne subsiste. Je suis vide. En fait, je me suis vidée pour une bonne cause, pour que tout ce que je peux aimer subsiste.

Il ne souhaitait pas ce que je suis devenue, j'en suis persuadée, et il ne pourra que s'attrister de mon sort, mais j'espère tout de même qu'il comprendra l'effet bénéfique qu'il a eu sur moi. Sans lui, je serais encore terrée dans mon abri de neige et de paranoïa.

Il est déjà là, une heure à l'avance. Cela ne me surprend pas. Il n'a pas changé. Tout dans sa démarche évoque son assurance, sa volonté. Son demi-sourire mystifiant est le même. Et il s'amène avec des fleurs! J'imagine qu'il voulait me faire plaisir, mais il se trompe, cela m'agace plutôt. Que puis-je faire d'une telle futilité? Je n'ai même pas de vase pour les mettre. Je n'ai pas encore choisi la manière adéquate de l'accueillir, et il est presque déjà rendu devant chez moi, ce qui me laisse aux prises avec mon instinct. Il semble joyeux et amène en montant les escaliers; sa joie est pratiquement rebutante, elle semble émaner de ses pores, comme de la sueur. Je n'ai soudain plus envie de lui parler, j'aimerais rester à ma fenêtre pour l'observer s'impatienter, pour voir sa joie s'effacer, pour le voir me tourner le dos, encore une fois. Mais pourquoi voulait-il me rencontrer? J'ai peur du tourbillon d'émotions qui me menace, je ne veux pas revivre tout ce que j'ai ressenti, je ne veux pas encore faire face à l'incertitude, au doute. Je me demande s'il me voit comme une cause à défendre, une pauvre femme qui a désespérément besoin d'une épaule virile sur laquelle s'appuyer. Je me demande aussi si, au fond, ce n'est pas ce que je suis. Non! Je ne pourrais pas risquer la vie de cet homme.

Il sonne. Je devrais le renvoyer d'où il vient avec un « Ne m'appellez pas, je vous rappellerai » combien ridicule, mais significatif. Cependant, je sens que je ne pourrais pas le faire, parce que je me suis déjà élancée vers la porte avec un sourire immense. J'ai l'impression de courir le long d'une pente descendante et de ne pouvoir m'arrêter, mes talons glissant sur la rocaille. J'ouvre :

— Bonjour!

Il ne me répond pas, mais il se jette dans mes bras et me soulève du sol comme un pantin. J'ai rarement vu de telles effusions. Après quelques secondes, je réussis à me détacher de son étreinte.

— Que vous êtes belle! J'ai eu si peur que vous changiez d'idée et que vous refusiez de m'accueillir! Vous savez qu'on m'a donné des nouvelles de vous très alarmantes?

— Des nouvelles de moi? Qui donc nous connaît tous les deux?

— Votre belle-mère, enfin, votre ancienne belle-mère.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai rencontrée en faisant des recherches pour vous retrouver. C'est elle qui m'a d'ailleurs appris votre nom. Elle dit qu'elle n'a plus eu aucun contact avec vous depuis les funérailles de votre mari. Pourquoi? Est-ce que sa présence vous rappelle de trop douloureux souvenirs?

— Mais quel sujet à aborder dans un hall d'entrée!... Allez, venez à l'intérieur!

J'ai réussi à éviter un sujet épineux pour l'instant, mais je ne crois pas que ma chance va durer; il semble trop inquiet pour ne pas m'interroger plus longuement. Cet homme devrait faire de l'inquiétude une profession: elle l'enrichirait! Mes talons glissent encore, je ne trouve pas de prise sur cette côte, alors je lui fais faire le tour du propriétaire avant de mettre son bouquet de tulipes dans un pot à jus – seul contenant qui, chez moi, ressemble le plus à un vase. En s'installant au salon, il se met à discourir sur l'apparence zen de mon appartement, sur son côté dénudé qui, pour lui, évoque ma sérénité nouvelle. C'est drôle, car j'ai tout décoré en ne souhaitant qu'une chose, m'entourer de vide, laisser l'endroit se remplir d'indifférence pour m'en imprégner par la suite. Je n'arrive pas à comprendre comment il ne peut faire le lien entre ce chez-moi et mon ancien abri, coquilles vides qui absorbent mes peurs. Je crois qu'il parle davantage pour lui-même que pour moi, pour se rassurer sur mon état, comme s'il devait se convaincre que je ne suis pas folle. Comme je ne lui réponds pas, un silence s'installe. Je dois lui parler, pour qu'il cesse de m'observer.

— Pourquoi êtes-vous venu?

— Parce que vous m'avez invité.

C'est vrai, j'ai fait ça. Lorsqu'il m'a téléphoné, j'ai tout de suite reconnu sa voix, si chaude et enveloppante, et j'ai eu envie de le revoir. Une réaction instinctive que je n'ai pas pu réprimer, j'imagine.

— Pourquoi m'avez-vous appelé, alors?

— Je vous ai déjà dit que je vous cherchais. Vous m'avez troublé, là-bas, et je n'ai pu m'empêcher de m'inquiéter pour vous. Votre malheur était trop grand pour ne pas attirer ma compassion. Dites-moi, est-ce que toute cette folie est terminée?

— Quelle folie? Je n'ai jamais été folle, seulement ébranlée par l'ampleur de ma responsabilité face au monde.

— Vous n'êtes responsable de rien, sinon de vous-même. Il n'y a donc personne autour de vous pour vous mettre du plomb dans la tête?

— Écoutez, je sais ce qu'il en est de mon destin, et rien de ce que vous pourrez me dire n'en fera changer le cours. J'aimerais bien que l'on ne parle pas de ces choses aujourd'hui. Il y a trop longtemps que je n'ai pas eu de compagnie, j'aimerais bien pouvoir l'apprécier.

— Vous n'avez pas d'amis, pas de connaissances dont la compagnie est agréable? Vous devez bien avoir quelqu'un!

— Non, personne, et vous savez pourquoi. J'ai cru bon vous inviter seulement parce que vous saviez les risques que vous encourriez.

Ce n'est pas tout à fait vrai, mais peu importe, il me donne mal à la tête avec ses intrusions. Je me demande s'il existe un organisme pour les inquiets compulsifs, ça serait bien de l'y envoyer. Pauvre homme! Il semble si découragé que j'ai presque pitié de lui, et je suis tentée de lui dire que tout ceci est une mise en scène pour qu'il s'inquiète un peu plus de moi, et qu'en fait, je mène une vie tout à fait normale. La seule pensée de préférer un tel mensonge me rend malade. Je dois continuer de lui parler. C'est moi l'hôte, après tout.

— Vous savez que je n'ai encore aucune idée de qui vous êtes?

— À quoi cela vous servirait-il? Vous ne voulez pas de mon soutien, vous n'existez que pour vous-même en vous enfermant constamment dans un mutisme égoïste.

— Oh! comment pouvez-vous croire une telle chose? Vous savez très bien que j'agis comme je le fais seulement pour le bien de l'humanité!

— Le bien de l'humanité! Mais vous vous prenez pour Dieu, maintenant? Comment pouvez-vous croire que vous soyez investie d'un tel pouvoir de vie et de mort? Vous êtes définitivement imbue de vous-même!

Mais comment ose-t-il venir chez moi pour me dire de telles choses? Je savais que je n'aurais pas dû lui ouvrir... Il n'a pas tort, et c'est ce qui m'agace le plus. Je m'étais déjà demandé pourquoi et comment moi, un être ordinaire s'il en

est, pouvais être marquée comme ça par la vie. Pour l'instant, je ne sais pas quoi lui répondre, alors je fixe le parquet en attendant qu'il se résolve à faire quelque chose, mais il se contente de se caler dans mon fauteuil en maugréant une phrase incompréhensible.

— Quoi? Que dites-vous encore?

— Je dis que ça recommence. Une autre session de mutisme buté!

— Ce n'est pas pour vous isoler que je me tais, c'est pour réfléchir.

— Commencez-vous à comprendre ce que je veux dire?

— Oui, je voyais déjà le côté improbable de ma vie. Mais, vous savez, chaque chose n'est pas si facilement explicable.

— Vous avez vécu deux pertes très difficiles, il est normal que vous ayez mal réagi. Maintenant, il est temps d'accepter la mort et de recommencer à vivre.

— Parce que selon vous je ne vis pas?

— Répondez vous-même à votre question.

Est-ce que je mène une vie? une vraie vie? Chaque jour, je me lève le matin avec un goût amer dans la bouche, je tente de respirer convenablement, puis je me prépare pour aller travailler. Quand je reviens, le soir, je plonge dans ma mythologie. J'ai commencé à écrire ce truc en arrivant ici, il relate l'histoire – inventée, bien sûr – de mon malheur, une tare millénaire dont j'imagine la création et les divers méfaits. C'est peut-être la seule chose qui m'apporte la paix, ce récit de faible valeur qui m'aide à accepter mon sort. J'y accorde chacun de mes moments libres, et mes pensées tournent toujours autour des événements que je pourrais y ajouter, comme si j'en étais obsédée. Peut-être le suis-je... est-ce que je vis? Est-ce qu'un non-être peut vivre? Pffff... non!

— Vous ne comprenez pas ce que je risque.

Vieille objection d'adolescente. Je suis incomprise, comme tous ceux qui commencent à voir la vie pour ce qu'elle est et qui la traitent de salope à l'aide de graffitis peints sur les murs publics, comme ceux qui s'enferment dans le mutisme lorsqu'ils sont face aux adultes, ceux qui passent leur temps à écrire leur malheur pour mieux se complaire dedans. Non, je ne veux pas grandir!

— Vous êtes une petite fille qui refuse de faire face à la vie.

— Je sais, c'est à ça que je pensais. J'ai peur.

— C'est normal, mais allez-y une étape à la fois. Il vous faut réapprivoiser le monde entier. Pourquoi ne commenceriez-vous pas par appeler votre belle-mère?

— Non! Pas elle! Elle est bien trop adorable pour que je risque de lui faire du mal!

— Vous n'avez jamais cessé de l'aimer, vous avez juste arrêté de lui parler! Si quelque chose devait lui arriver à cause de votre amour, ça se serait déjà produit. Elle se ronge les sangs pour vous depuis trop longtemps. Elle aussi est seule; son fils lui manque, elle a besoin de vous. D'ailleurs, je lui ai promis de tout faire pour que vous vous retrouviez enfin, et je suis prêt à user de moyens peu agréables...

— Ça va, j'ai compris, je l'appellerai dès votre départ.

— Alors, je devrais partir maintenant, pour ne pas faire attendre indéfiniment la pauvre femme. Je passerai vous voir demain. Bonne chance!

— Au revoir.

Je n'arrive pas à croire que j'ai eu tort. J'ai vécu tout ce temps en essayant coûte que coûte de m'annihiler au lieu de m'accepter. Mais est-ce que je cède trop vite? Je devrais prendre le temps d'y penser avant de changer quoi que ce soit... mais ça serait encore me centrer sur moi-même. L'homme a raison : je suis égoïste, obnubilée par ma propre personne que, pourtant, je tentais de tuer. J'espère que je n'ai pas trop fait de mal à mes anciens amis, à tous ceux à qui j'ai tourné le dos il y a neuf mois, au début de ma période de gestation... Oui, gestation, je crois que le terme s'applique, je crois sincèrement que je renaiss aujourd'hui. J'ai envie d'écrire, pour me calmer, pour penser clairement, pour me laisser bercer par ce qui sort, étrangement, de mon propre cerveau. Je suis, bon Dieu! Je suis! Regardez tous ma main tracer ma vie sur cette feuille de papier!

« J'écris par nostalgie, parce que j'ai vu la beauté qui, éphémère comme toujours, est morte en mon sein. Je la vois encore, mais son absence passagère m'a marquée comme une brûlure, une cicatrice sur ma main qui m'obsède et que je dois venger. J'ai vu la lune de paille qui surplombait le jardin. J'ai vu le bas de soie filé de la vieille dame. J'ai vu un homme exalté par son fils. Mais j'ai connu le vide laissé par le sens démenti et, maintenant, je dois recommencer à apprivoiser la vie, par les mots, choisis ou vomis. »

